

TEMPLON

ii

ORTSEN GROOM

TRANSFUGE, novembre 2021



Orsten Groom, *For-De*
(série *Chrome dinosa*, 2021),
Transfert photographique,
acrylique, feutre, bombe de
peinture, huile et glycérol
sur toile, 160 x 215 cm

©COURTESY TEMPLON,
PARIS - BRUSSELS

Groom Generation

Chez **Orsten Groom**, la peinture est un jeu fervent, qui mène avec brio de l'Exode à Freud. Viscéral, ésotérique, irrésistible.

PAR DAMIEN AUBEL

**SIEG MUND
KALUMNIATOR**

Orsten Groom,
Du 28 octobre au 23 décembre,
Daniel Templon, Bruxelles

TEMPLON

ii

ORTSEN GROOM

TRANSFUGE, novembre 2021

« Je suis très Kafka », me lâche, tasse de café en main et macules de peinture sur les vêtements, Orsten Groom (né en 1982), à qui je rends visite dans son atelier de Montreuil, pour parler de sa première expo chez Templon, à Bruxelles. Plus tard, c'est Zappa qui s'invite dans la conversation – aussi me pardonnera-t-il, à mon tour, une citation : « fanfare atroce où je ne trébuche point ! Chevalet féérique ! » C'est du Rimbaud, ça tombe bien, pas seulement parce que l'expo a lieu à Bruxelles, mais parce que, auraient dit les vieux alchimistes, la peinture d'Orsten Groom est un « art de musique ». Une musique singulièrement dissonante, « atroce ».

C'est d'abord un art de l'accord désaccordé, du court-circuit, de la profusion des courts-circuits, tant chaque toile, qu'on peut voir avec ou sans lunettes 3D, brasse et raccorde les motifs (Groom multiplie les paradigmes pour en parler : « carnaval », « mouvement centrifuge et centripète », etc.) Ici, des fillettes d'Henry Darger font face aux silhouettes noires et blanches d'enfants d'Auschwitz, là c'est la Dora de Picasso, une crosse de pharaon à la main, embarquée dans une scène porno, ailleurs c'est la Gradiva, un cochon en laisse, à un bord du tableau tandis que, à l'autre extrémité, la plus ancienne représentation de Moïse connue nous fait signe. Orageux concert, symphonie délirante aux mille instruments, dont jaillissent mille éclairs : Orsten Groom est un maître du dessin énergique, de la poussée des lignes et des masses.

Mais « je ne trébuche point », pourrait-il dire avec Rimbaud. C'est un étrange calme qui se dégage des toiles accrochées à Bruxelles. Art de musique, mais art du silence, celui d'une certaine sérénité recouvrée. Car, me raconte-t-il, ces toiles sont nées à l'issue d'une crise, d'une tentation de « désertier » la peinture, de l'appel non plus de la vocation, celle-ci tout à coup muette, mais de l'abandon. Crise résolue, surmontée, en peignant.

Un autre silence aussi : celui de l'Histoire dont les rouages cessent de gémir. Bien sûr, il y a ici, m'explique l'artiste, des millénaires d'Histoire, entre les deux bornes qu'il a choisies, l'Exode (grand récit de « désertion » pour Orsten Groom) et 1939, la mort de Freud et la publication de *L'Homme Moïse et le Monothéisme*. Mais il a beau « rabattre Freud sur Moïse », ouvrir tout l'éventail, de l'art pariétal à Arnold Böcklin (en « version croûte »), le temps est au point mort. Comme si la simultanéité propre au tableau annulait, ou « neutralisait » (un terme qu'il affectionne) la succession, le cours des événements.

Et encore un silence, celui d'une bouche morte, malade, celle de Freud atteinte de son cancer de la mâchoire. Pourtant les mots sont là – hébreu, allemand, hiéroglyphes – sur les toiles. Mais il s'agit d'en jouer : ainsi, le « Tot » de la « Toteninsel » (*L'île des morts*) de Böcklin, devient le « Toth » égyptien. Vertige sémantique où se tait la langue – celle des significations arrêtées, figées. Pour mieux laisser résonner la peinture, et ses étranges harmonies.